

Chers amis de l'Académie,

Lorsque vous venez, chaque troisième mercredi du mois, écouter les conférences du jour, vous êtes entourés d'un silencieux et attentif aréopage. Quel est-il ? Il s'agit de tous les hommes (eh oui, pas de femmes, sauf un buste de Diane !) dont les portraits veillent sur les livres et les réunions de l'Académie. Qui furent-ils ? Sont-ce tous des académiciens ? Comment ces tableaux sont-ils arrivés dans nos collections pour finir par constituer une collection inscrite au titre des Monuments historiques par arrêté préfectoral du 12 mai 2011 (ce qui ouvre les droits à des aides de l'Etat et du Département pour leur restauration), nous allons le voir ensemble.

Je remercie Jean-Baptiste Bern, trésorier et secrétaire perpétuel de l'Académie de Savoie, qui a suscité un premier volet de restaurations des tableaux et m'a aidée pour le deuxième volet lors des démarches de demandes de subventions à la DRAC et au Département. Il m'a également soutenue dans mes recherches. L'Académie a été épaulée dans ses démarches de demandes de subvention par Philippe Raffaelli, Conservateur des Antiquités et objet d'art du Département, Clara Berelle, Conservatrice Déléguée des Antiquités et Objets d'arts, Vinciane Neel et Marion Leymarie. Lors de mes recherches, j'ai interrogé Antonia Coca du musée des Beaux-arts de Chambéry, très compétente sur les collections, Sébastien Gosselin, directeur adjoint du musée savoisien, Emilie Dreyfus, conservatrice de la Médiathèque de Chambéry, notre consœur Monique Dacquin, Jocelyne Metzler et une conservatrice des musées turinois Elisa Lanza. Qu'ils soient ici tous remerciés. Je remercie aussi mon mari Pierre Buttin, bibliophile, dont la bibliothèque m'a été fort précieuse au long de mes recherches. Je n'oublie pas Jean-Daniel Légère pour son aide amicale.

Pour mémoire, en septembre 1978, le proviseur de Vaugelas M. Maurice Hily, avait consacré son discours de réception à l'histoire de l'Académie et avait évoqué les portraits de ses membres. Son discours est résumé en une page dans les Mémoires sixième série t XII (1981) p 21.

Je signale que l'ensemble des tableaux est fiché dans la base Mérimée sur le site <https://pop.culture.gouv.fr/search/list?domn=%5B%22peinture%22%5D&ou=%5B%22Chamb%C3%A9ry%22%5D&type=%5B%22ch%C3%A2teau%20des%20ducs%20de%20Savoie%22%5D>.

Lire les séances de l'Académie dans les registres depuis l'origine s'avère fort instructif car dès 1824 l'Académie s'enrichit d'œuvres données ou achetées. A noter, l'Académie de Lyon vient de faire les mêmes démarches de restauration de son fonds (24 tableaux et 80 bustes !)

Jusqu'à la révolution qu'a constitué l'arrivée de la photographie, le portrait peint, le buste font partie du travail ordinaire des peintres et sculpteurs européens pour immortaliser ceux dont on souhaite garder l'image. Le portrait peint n'est pas toujours signé, alors qu'il arrive en deuxième dans la hiérarchie des genres en peinture, juste derrière la peinture d'histoire. Sans doute parce qu'il ne s'agit pas d'une œuvre d'invention, qu'il reproduit la nature ? De plus, plusieurs des portraits de notre collection sont des copies de portraits initiaux, on comprend dès lors qu'il n'y ait pas de signature, le peintre agit alors comme un bon artisan, il n'invente rien mais copie.

Remarques préalables concernant les restaurations :

Nous remercions les trois restauratrices ; Isabelle Moreaux Jouannet, Isabelle Rosaz, pour les toiles et Agneska Derniaux, pour les cadres, pour la qualité de leur travail.

Les techniques visuelles de correction et réintégration des teintes sont toujours adaptées à l'œuvre à son époque de réalisation, et posées avec ces techniques : *tratteggio*, par masses –pointillistes, illusionnistes et mixtes. *Tratteggio* : Les lacunes, ou manques de couche picturale, sont remplies de fines lignes rigoureusement verticales et parallèles, généralement peintes à l'aquarelle sur enduit de

restauration. Vues de loin, les lignes sont interprétées par l'œil humain comme faisant partie de l'œuvre, mais vues de près (50 cm), les lignes sont bien visibles, leur structure de substitution apparaît.

L'ensemble des chimies (adhésif de refixage, vernis, réintégration des couleurs et autres interventions) sont réalisées dans un souci permanent de réversibilité.

Le Général Comte de Loche, signé « Guille p. 1860 », restauré en 2019 par Isabelle Rosaz

Commençons par François de Mouxy de Loche, quatrième comte de Loche, 1756-1837, qui est l'un des quatre fondateurs de l'Académie de Savoie.

Le tableau, peint par Jacques Guille, peintre mauriennais dont notre président Pierre Geneletti a écrit une biographie, semble une copie posthume puisque daté 1860, faite spécialement pour l'Académie (décision lors de la séance du 18 janvier 1860), d'un tableau présent au château de Loche, à Grésy-sur-Aix, alors que le comte est mort en 1837. Petite énigme, il avait été décidé en juin 1828 à l'Académie, alors que de Loche était président, malgré son opposition « effet de sa modestie », de faire faire un portrait de lui. Et celui-ci n'est exécuté que 32 ans plus tard...

Militaire au service de son roi, François de Loche est à 20 ans capitaine de grenadiers. Il s'intéresse déjà à l'histoire naturelle et il publie ses premiers écrits ; six ans plus tard, la Société royale d'agriculture de Turin le reçoit au nombre de ses membres.

La Révolution vient interrompre ses travaux scientifiques et le force de prendre une part active aux événements. En 1798, sur l'ordre du roi, il vient résider à Turin. Là, M. Aymar, commissaire du Directoire, Français, donc, lui offre les plus belles positions, entre autres celle de chef d'état-major du général Grouchy. Le capitaine de Loche refuse tout, préférant une position plus modeste aux avantages qui pouvaient lui être faits par un gouvernement ennemi de celui de son roi. Ne pouvant avoir la consolation de rentrer dans sa Savoie natale, il reste à Turin, poursuivant des études sur l'apiculture, l'entomologie, l'agriculture et l'archéologie, jusqu'en 1805. Alors il lui fut enfin permis de revenir à Chambéry, où, en attendant des jours meilleurs, il travailla avec une nouvelle ardeur, et fut reçu membre de la Société des naturalistes de Genève. Le voisinage d'Aix lui suggéra aussi l'idée d'étudier les antiquités de cette ville ; il réunit alors les matériaux qu'il publia plus tard dans diverses notices.

En 1814, le roi de Sardaigne, voulant récompenser son fidèle dévouement, le nomma commandant du duché et de la ville d'Aoste. Il occupa ce poste important de manière à mériter les éloges de son souverain, jusqu'au moment où il prit définitivement sa retraite. Elle lui fut accordée avec, le grade de major-général et la décoration des Saints Maurice et Lazare, par patentes royales du 30 avril 1817.

La ville d'Aoste, si intéressante par ses antiquités, avait fourni au général de Loche un nouvel aliment à son goût pour l'archéologie ; rentré dans la vie privée, il rédigea sur cette province une notice qui fut, par la suite, publiée dans les Mémoires de l'Académie de Turin.

C'est alors qu'il entreprit de doter son pays d'une Société analogue à celle dont il avait fait partie à Turin.

Il sera de 1820 à sa mort en 1837 le premier président de notre Académie.

Il s'agit d'un très joli portrait aux tons délicats et nuancés, manifestant le talent de Jacques Guille, plutôt connu comme peintre de sujets religieux mais lauréat du prix Guy de l'Académie de Savoie en

1839 et 1848 pour deux portraits tout de même ! Guille a peint également le portrait du Général de Boigne de l'hôpital de Bassens. Le peintre devait être fier de ce tableau, puisqu'il le présenta lors de l'exposition artistique à Chambéry de 1870. Il peignit de nombreux ecclésiastiques, dont Mgr Billiet, qui fut son bienfaiteur en le recommandant, jeune, à l'Académie de Turin où il se forme.

Le tableau avant restauration présentait quelques points blancs sur le visage avec des pertes de polychromie et un vernis altéré avec un léger jaunissement.

Portrait du Cardinal Billiet, par Benoit Molin en 1865 (signé en rouge en bas à droite et daté). Restauré en 2023 par Isabelle Rosaz.

Notons que Mgr Grillet fut souvent portraituré : par Guille, évêché de Chambéry, par Guille, dans l'église des Chapelles en Tarentaise, par Guille, sacristie de la Cathédrale de Chambéry.

C'est un des rares tableaux datés de cette salle et la date pose un problème !!! Aucune mention de portrait de Mgr Billiet avant sa mort le 30 avril 1873, et lors de la séance du 15 mai, le président souligne la « perte irréparable que l'Académie vient de faire en la personne de son Eminence le Cardinal archevêque de Chambéry son président honoraire et le dernier survivant des fondateurs de l'Académie. » La décision est prise, « votée par acclamation » de faire réaliser le plus tôt possible son portrait par « l'un de nos peintres savoisiens ». M. Benoit Molin, dans une lettre du 20 avril 1874, s'engage pour le prix de 500 francs à réaliser le portrait. L'Académie accepte, à condition que le portrait lui soit livré avant un an. Les années passent... Le 18 mars 1880 a lieu enfin la livraison : « A l'ouverture de la séance, tous les regards se portent avec attendrissement sur le portrait [...] exécuté par un habile artiste de Chambéry, M. Molin, l'un de nos membres ».

Notons que quatre ans avant, le 14 décembre 1876, le Comte Paul Costa de Beauregard qui avait fait don à l'Académie, pour la remercier d'être nommé membre agrégé, d'un buste en plâtre de son grand-père Léon réalisé par lui, s'était vu demandé un buste de Mgr Billiet.. Lorsqu'elle le reçoit en juillet 1877, « l'Académie en admire l'exactitude et la perfection. » Ce buste figure sur cette armoire.

Benoit Molin, né en 1810 à Chambéry, est en pleine maturité lorsqu'il réalise ce portrait Il est l'élève de Moreau, peintre à Chambéry, mort en 1833 et lui-même élève de David. Benoit Molin poursuit sa formation à Paris auprès du Baron Gros et réside 18 ans dans la capitale de la France. Il expose durant toutes ces années au Salon où il présente notamment *Saint François président l'Académie florimontane* (1845), que nous allons étudier plus loin. Son *Saint Bernard renversant les idoles et plantant la Croix sur le Mont Joux* est acquis également par la famille royale de Savoie, son esquisse ayant remporté le prix Guy de l'Académie en 1848.

Portraitiste renommé (pour ses portraits de princes égyptiens, pour ceux de Victor Emmanuel II lorsqu'il est à la cour de Turin où il jouit du statut de peintre du roi), il choisit par goût de la discrétion de revenir à Chambéry où il sera notamment conservateur du musée de Chambéry, réussissant à recevoir des donations très importantes (collection de Rey et du baron Garriod).

Elu membre effectif de l'Académie de Savoie, Benoit Molin décline cet honneur et ne paraît pas aux séances. En revanche il participe, avec voix consultative, aux commissions bisannuelles relatives au prix Guy que décernait l'Académie.

Pour lui, comme pour Pascal, la dignité de l'homme est dans la pensée. De ce fait, il capte particulièrement le caractère de ses modèles. Du Cardinal Billiet, il retient « cette noblesse que renferme la réflexion intelligente et élevée ». L'archevêque, qui nous regarde avec intensité, apparaît comme un être réfléchi, pondéré, qui ne s'aventure pas à la légère. On sait que cet esprit curieux de tout était notamment un excellent botaniste. Il fait partie des quatre fondateurs de l'Académie de

Savoie. Né en 1783 dans une famille de riches cultivateurs, se destinant très tôt à la prêtrise en des années de tourmente révolutionnaire, évêque de Saint Jean de Maurienne à 43 ans, il devient archevêque de Chambéry en 1840. Son intelligence encyclopédique le fait accueillir dans 20 sociétés savantes. Qu'il s'agisse des tremblements de terre, du crétinisme, des anciennes sépultures, tout l'intéresse. Devenu cardinal en 1860 grâce à Napoléon III, il n'en concevra aucune vanité, et ne siégera jamais à Paris au Sénat dont il est membre. Ce portrait rappelle fortement le portrait du pape Paul III par le peintre Titien. Là, Benoit Molin le représente devant le grand dossier de velours rouge d'un fauteuil et pose les mains de son modèle sur un livre ancien, Bible ou livre d'exégèse ? Notons que le Cardinal Billiet fut le dernier savoyard qui occupa le siège épiscopal de Chambéry.

L'étude préparatoire de ce tableau est dans les collections du musée Faure à Aix-les-Bains, musée que nous avons contacté. C'est en fait un tableau sur toile abouti, que l'Académie de Savoie, par l'intermédiaire de Victor Barbier, a donné au musée Faure en 1897. On peut donc penser que l'Académie possédait le tableau préparatoire et le tableau définitif, que je vous présente ici.

Le tableau présentait des désordres au niveau du support (relâchement de la tension de la toile), du châssis (sur les 10 clés de tension, il en manquait deux), et la couche picturale était altérée en plusieurs endroits : des taches apparaissaient sur le menton du cardinal, sur la mosette (ou camail) et sur les dentelles. Du fait du nettoyage général de la couche picturale, par coton tige imprégné d'eau déminéralisée additionnée d'un savon aqueux doux, le regard clair des yeux bleus du cardinal est mis en valeur, ainsi que le blanc des dentelles. On distingue mieux la croix pectorale et l'anneau épiscopal enrichi d'une pierre rouge, un grenat (?) qui rappelle la couleur de la mosette et de la calotte.

Georges-Marie Raymond par Jean-Baptiste Peytavin, restauré par Isabelle Moreaux-Jouannet

Georges-Marie Raymond (1769-1839), l'un des 4 fondateurs de l'Académie, fut une personnalité marquante de son époque, dont la vie force l'admiration. Elle fut retracée notamment par son descendant Louis Raymond, lors de son discours de réception à l'Académie en 1950. Il est un ancêtre direct de notre secrétaire perpétuel Jean-Baptiste Bern. Contraint à apprendre tout seul dans les livres du fait des moyens limités de son père, il est très jeune, en 1792, secrétaire général du Département du Mont-Blanc. Ce poste délicat au service des révolutionnaires français lui permet de sauver des prêtres des persécutions religieuses. En 1794 il se démet volontairement de ses fonctions et devient professeur de mathématiques et d'Histoire-géographie, puis directeur de l'Ecole centrale du Département du Mont-Blanc, ancêtre du lycée Vaugelas.

Esprit encyclopédique, il rédige de nombreux ouvrages. Son esprit curieux l'amenant à collectionner documents, objets ou curiosités de la nature, il en fera don au musée de Chambéry dont il devient le Conservateur. Il fut aussi directeur de l'Ecole de dessin. Il se fait à l'occasion compositeur et on lui demande de rédiger les statuts de l'Académie dont il est un des fondateurs. Il crée également le Journal de Savoie, qui deviendra le Courrier des Alpes. Notons qu'il avait acheté la maison des Charmettes de Jean-Jacques Rousseau. Ses biographes soulignent sa probité et sa rectitude morale.

Il épouse Anne Peytavin, et devient de ce fait le beau-frère de Jean-Baptiste Peytavin (1767-1855), qui réalise leur portrait. Cet artiste se forme à Chambéry puis à Paris notamment auprès de David. Le peintre David le choisit pour donner des leçons de dessin auprès de la famille impériale. La tradition familiale rapporte que Peytavin étant élève de David, il aurait aidé à peindre le tableau du sacre de Napoléon, et peint le visage de sa sœur sur une dame d'honneur du cortège. A l'exception de quelques œuvres religieuses et de portraits, les sujets de ses tableaux sont tirés de l'histoire antique (voir au musée des Beaux-arts de Chambéry *Le sacrifice d'une vestale, Les 7 Athéniennes livrées au Minotaure*...Où l'on voit un artiste attiré par les sujets dramatiques et doué d'une jolie imagination !) Jean-Baptiste Peytavin devint membre agrégé de l'Académie de Savoie en 1841.

Le portrait de Georges-Marie Raymond fut offert à l'Académie en juillet 1839 par son fils Claude Melchior (séance du 5 juillet 1839).

Voici quelques clichés pris avant et après restauration. Il y a eu notamment un refixage des écailles en formation, des greffes de toile sur les déchirures et bien sûr réintégration illusionniste et minimaliste des teintes, avant le vernis final, puis la pose au dos d'un intissé de polyamide de protection.

Charles Félix

Notre galerie de portraits présente une anomalie : l'un des protagonistes est représenté deux fois. Devinez lequel ? Il s'agit du roi de Piémont-Sardaigne Charles-Felix, aussi appelé « le roi qui aimait la Savoie » (1765-1831). Ce monarque, l'un des 12 enfants de Charles Emmanuel III, s'intéressa effectivement à la partie au-delà des monts par rapport à Turin, il dota la Savoie de plusieurs améliorations : l'endiguement de l'Isère, de l'Arve et de l'Arc, rétablissement de l'Ecole des Mines de Peisey-Nancroix. Et puis, la rénovation de l'Abbaye d'Hautecombe ! Il visite les ruines en Juillet 1824, devenues bien national et appartenant à un privé et achète l'Abbaye et ses 453 ha un mois plus tard, le 23 août, sur sa cassette personnelle. Il s'agissait donc d'un bien propre du roi et non d'un morceau du territoire italien comme on a pu faussement le dire. Charles Felix a légitimement sa place à l'Académie puisqu'il l'autorise en 1827 par lettres patentes de porter le nom de *Société royale académique de Savoie*.

Lorsque Jean Aubert, Directeur des trois musées de Chambéry dresse en octobre 1979 un inventaire des tableaux de l'Académie, (puis fait en mai 1880 une communication sur les collections de l'Académie) il n'y a qu'un portrait de Charles Felix, **le rectangulaire** accroché sur le mur du fond. Il attribue ce portrait, c'est une hypothèse car le tableau n'est pas signé, à Pierre Emmanuel Moreau (né à Annecy en 1766 et mort à Chambéry en 1833, il a presque les mêmes dates que son modèle !). Ce peintre est élève à l'Académie des Beaux-arts de Paris dès 1786 et a peut-être suivi les cours de David. Il sera professeur de dessin à l'Ecole de peinture de Chambéry pendant 14 ans. Moreau a également réalisé des portraits du Général de Boigne (Musée Savoisien, Mairie, Maison Saint-Benoît), *Saint Benoit distribuant du pain aux pauvres* (Maison Saint-Benoît).

Le portrait du Musée Savoisien est très grand : 1,90 par 1,40.

Philippe Raffaelli et Vinciane Neel m'ont aimablement communiqué sur ma demande le portrait de Charles Felix conservé en face, dans les appartements du Préfet. Ce grand tableau (2,30 par 1,50) sans doute peint vers 1824-1830 en relation avec un séjour en Savoie du souverain, est également attribué à Pierre Emmanuel Moreau. Un portrait de ce même monarque par Moreau figure dans les appartements royaux de l'abbaye d'Hautecombe.

Attardons-nous sur ce portrait rectangulaire, restauré par Isabelle Rosaz. (Le tableau présentait des désordres au niveau du châssis, du support, de la couche de préparation et de la couche picturale). Sur ce tableau, Charles-Felix porte les attributs royaux, sceptre et couronne, et un grand collier de rubis avec le lac de Savoie, la mention FERT répétée plusieurs fois, et dans le pendentif du collier une scène de l'Annonciation, pour l'ordre de l'Annonciade. Rappelons qu'il s'agit de l'ordre de chevalerie créé par le comte Amédée VI de Savoie, sous le nom de « l'ordre du Collier » (1364c). C'est aujourd'hui un ordre honorifique *dynastique* de la maison de Savoie.

Comment ce tableau rectangulaire est-il arrivé là ? Est-il vraiment de Pierre Emmanuel Moreau ? Le compte rendu de la séance du 15 mai 1826 nous donne enfin la clé de l'énigme : « M. le Général Comte de Loche fait hommage à la Société d'un portrait à mi-corps de Sa Majesté le roi Charles Felix, peint à l'huile par le jeune Barandier, de cette ville, élève de l'école de peinture de Chambéry ». (Notons que quelques mois plus tôt, en mars 1826, le Comte de Loche, premier président de

l'Académie, avait offert à l'Académie un sceau avec les emblèmes de l'Académie.) Il conviendrait dès lors d'informer la base Mérimée du Ministère de la Culture qu'elle doit modifier l'attribution à Moreau datant de Jean Aubert.

« La Société, poursuit le compte rendu, accueille cet hommage avec d'autant plus de reconnaissance qu'elle se félicite avec la plus grande satisfaction de placer dans le lieu de ses séances l'image de l'auguste souverain qui a daigné applaudir à son établissement et la favoriser de sa royale protection... Désirant encourager les talents naissants de ce jeune artiste qui en a fait un heureux essai dans ce portrait et qui donne de bonnes espérances pour l'avenir, acte qu'il lui sera écrit, en son nom, une lettre de satisfaction ». On peut en conclure que le Comte de Loche l'avait commandé et payé à Barandier. Arrêtons-nous quelques instants sur la biographie de ce peintre.

Joseph Barandier naît à Chambéry en 1807 et meurt à Sao Polo en 1877. Elève de P. E. Moreau, il émigre à 29 ans au Brésil, où il œuvre longuement, bénéficiant de la protection de l'empereur Don Pedro II. Avant ce départ, il réalise des tableaux religieux localisables dans plusieurs églises de Savoie, et notamment dans la Chapelle Vaugelas.

Pour moi, ce portrait dénote une œuvre de jeunesse (Barandier a 19 ans...) par une certaine naïveté. Le port de tête du roi n'est pas très réussi, et le bras gauche, à peine esquissé, semble énorme...

Alors pourquoi disposons-nous de deux portraits de Charles Felix ? La réponse figure sur une carte de visite du Docteur Pierre Truchet, heureusement fixée au dos du **portrait ovale**, restauré par Isabelle Moreaux-Jouannet. Sur cette carte, est spécifié que Pierre Truchet « en fait hommage à l'Académie de Savoie à l'occasion de son élection à la présidence le 21 décembre 1984 ». Cela encourage à bien noter les informations au dos des tableaux, pour un bon historique... Anne Truchet-Bern a essayé de trouver l'origine de ce tableau familial sans y parvenir pour le moment.

Comme l'on voit, le tableau était devenu un peu endommagé, avec des pertes de matière et un vernis irrégulier ; la restauratrice a rénové l'ensemble et comblé des lacunes. Quelques mots sur les décorations qu'arbore le roi, cette fois dépourvu de ses attributs royaux : le pendentif avec l'Annonciation du collier FERT (caché derrière les vêtements) que nous avons vu sur l'autre tableau, la croix de Saint-Maurice et Lazare, une grande décoration de l'Annonciade, deux décorations liées à Saint Janvier, ordre des Deux Siciles et sans doute l'ordre de Saint-André de Russie, ordre militaire de Savoie, plaque de grand-croix du 1er type, avec le monogramme VE, VE étant le chiffre du fondateur de l'ordre militaire de Savoie, Victor Emmanuel 1er. (Je remercie Jean-Christophe Palthey, expert en phaléristique, science qui a pour objet l'étude des ordres, décorations et médailles, expert interrogé pour moi par Thierry d'Asnières de Veigy).

Nous ne connaissons pas le peintre qui a exécuté ce portrait. Le roi y paraît plus jeune que sur le portrait rectangulaire de Barandier. Est-ce que cela pourrait être Moreau cette fois ??? Ou Jacques Berger (Chambéry 1754–Naples 1822), élève de Laurent Pécheux à Turin, dont les tableaux du couple royal Charles-Felix et Marie-Christine ornent le château d'Agliè dans le Piémont, comme nous l'a appris François Forray ?

Le Comte de Boigne, par Catherine Grassis de Predl (1790-1871) Le tableau, signé en bas à gauche, a été restauré par Isabelle Moreaux Jouannet

Le tableau était en relatif bon état, malgré des faisceaux de craquelures en partie haute et sur la droite, qui ont été corrigées, comme les écailles en formation. Le vernis d'origine a été allégé.

Ce tableau fut réalisé par une artiste à la vie remarquable sur laquelle il convient de s'arrêter. Catherine de Predl, née en Bavière en 1790 et formée à Munich, vécut toute sa vie de sa peinture, comme son aînée Madame Vigée le Brun. Elle part à Rome pour se perfectionner et y effectue des portraits très appréciés et des scènes religieuses copiées d'après Raphaël, Titien..., tout comme à Londres où elle réside ensuite. Protégée par la princesse Hohenhole, cette dernière la contraint à épouser un noble de Saint-Pierre d'Albigny, M. Grassis, qui l'entraîne à Naples puis en Sicile où il devrait être Administrateur général des terres du Prince de Sutera. Il contracte une maladie et ce sera désormais son épouse qui gagnera de quoi faire vivre la famille, « contrairement aux dispositions de son acte de mariage qui lui laissait le plein usufruit de son travail en peinture ». Elle réside à Chambéry de 1830 à 1832. La noblesse du lieu lui réserve un très bon accueil et lui commande des portraits. Elle peint en 1832 un tableau *Ex voto* (vu cette dénomination on peut supposer qu'elle ou la Ville remerciait Dieu pour quelque chose) pour l'église Notre-Dame de Chambéry, une Vierge aux Anges où la Vierge avec l'enfant reçoit les vœux de la Ville, avec au bas une vue de la façade de Notre-Dame et de la rue qui l'entoure, tout à fait intéressante, tableau de grande dimension conservé actuellement dans les placards de l'église.

Voici d'abord un portrait du Général de Boigne en costume de chevalier-tireur par le peintre Moreau conservé au musée des Beaux-arts de Chambéry.

Notre portrait du Comte de Boigne date aussi de 1832, le Comte est décédé depuis juin 1830. Soit Catherine Grassis de Predl l'a connu rapidement de son vivant, soit il s'agit d'une copie d'un autre portrait. L'artiste avait une réputation de rapidité : huit jours lui suffisaient pour réaliser un buste à l'huile. Elle quitte à regret Chambéry et part à Rome puis Turin, où elle travaille avec constance. Elle finit sa vie à Rome dans le couvent de religieuses de sa fille, où elle conserve l'autorisation de peindre !

Le Comte de Boigne, membre de l'Académie depuis 1824, est trop connu pour que je m'appesantisse sur sa vie. Signalons tout de même que la Ville de Chambéry, reconnaissante de ses libéralités, possède de nombreux portraits sur les lieux qu'il favorisa : Maison Saint Benoît, Hôpital de Bassens, Mairie de Chambéry...

La consultation des séances de l'Académie nous réserve quelques surprises : le 28 juin 1833, soit 3 ans après le décès du Comte, « le secrétaire fait part à la Société qu'ayant écrit à Mme veuve Moreau [le peintre de Chambéry] touchant le portrait du Comte de Boigne délaissé par son mari, pour lui annoncer la décision de la Société d'acquiescer ce portrait, il résulte que l'intention de feu M. Moreau était de faire hommage de ce portrait à la Société et que sa veuve a manifesté la volonté expresse de remplir cette intention de son mari. » Et puis... plus rien !

A la séance du 1^{er} décembre 1864 est évoqué le portrait de de Boigne, « qui devait être fait par M. Molin mais n'a pas encore été exécuté », la somme budgétée étant reportée d'année en année. « Le Comte Pillet-Will voudrait créer à Chambéry une galerie des portraits des Savoisiens illustres, parmi lesquels se trouvait nécessairement M. le Général de Boigne. Cette galerie devrait être placée à l'Hôtel de Ville actuellement en construction, où doivent également trouver leur place le musée et la réunion de tableaux que possède la Ville de Chambéry. Dans les projets de M. le Comte Pillet-Will, la galerie dont il s'agit devrait être disposée de manière à pouvoir servir de salle de réunion pour les séances solennelles de l'Académie ». Mais le compte rendu ajoute : « De sorte qu'il serait peut-être inutile de faire exécuter le portrait de M. le Général de Boigne. L'Académie renvoie la discussion de ce sujet

au moment où l'on pourra avoir quelques données plus précises sur l'exécution de ces projets ». Projets modifiés comme vous savez pour l'usage des pièces du tout jeune Hôtel de Ville que nous connaissons.

Rien ne se passe donc jusqu'au 19 janvier 1899. La séance mentionne : « Le Président et les membres présents de l'Académie se sont réunis dans leur local habituel pour recevoir le portrait du Général de Boigne, offert par M. le Comte Eugène de Boigne son petit-fils. Le Général de Boigne a été Président perpétuel honoraire de l'Académie, aussi est-ce une bonne fortune pour celle-ci que de posséder cette toile qui rappellera à tous ses membres les traits de l'un de ses bienfaiteurs. » Le Comte Eugène offrait ainsi en 1899 un portrait réalisé en 1832.

Joseph de Maistre. Tableau restauré par Isabelle Moreaux-Jouannet

Parlons de la version originale de ce portrait. **Carl Christian Vogel von Vogelstein**, portraitiste issu de Saxe (1788-1868), déménage en 1808 à Saint-Petersbourg, où il crée un studio et travaille avec à la production de portraits de nobles et de diplomates. C'est exactement la période où il réalise l'original de ce portrait (1809-1810), Joseph de Maistre résidant alors à Saint-Petersbourg.

Le portrait de Vogel von Vogelstein était dans les années 1870 conservé dans la collection de Jacques de Maistre. Le 16 novembre 1876, le Comte Charles de Maistre, châtelain de Beaumesnil dans l'Eure, reçu récemment membre agrégé, annonça qu'il allait faire exécuter pour l'Académie une copie du portrait à l'huile de son grand-père, M. le Comte Joseph de Maistre ainsi qu'une photographie d'un portrait au crayon de son grand-oncle, Xavier de Maistre. Il n'est mentionné aucun nom de peintre. C'est pourtant Benoit Molin qui est chargé du travail. L'Académie souligne combien ce don est doublement précieux pour elle. « Les frères de Maistre, enfants de la Savoie, ont placé notre pays à un rang très élevé dans le monde philosophique et littéraire. Ils sont les plus brillantes illustrations de l'Académie de Savoie à laquelle ils ont appartenu dès son origine et sa fondation. »

Le 27 décembre 1877, « les deux portraits sont arrivés et ont été déposés pour quelques jours dans les vitrines de M. Janin, sous les Portiques. Ils attirent beaucoup d'amateurs. »

Ce n'est pas fini ! Le 16 mars 1882, M. L'Abbé Trépier, au nom de M. le Comte de Vignet, priait l'Académie de « vouloir bien lui communiquer ce portrait pour le faire copier par M. Dessaix (sic, mis pour Daisay), ce qui lui a été accordé. Où l'on voit que même à la fin du XIX^e s. et malgré la concurrence de la photographie, des peintres gagnaient leur vie en réalisant des copies de copie de portrait... Une autre version ovale figure dans les collections du Musée des Beaux-arts de Chambéry, toujours de Benoit Molin, ce tableau ayant été offert au musée par la fille de B. Molin en 1894. François Grange, dans son discours de réception en 1909, évoque avec délicatesse les différences entre ces deux tableaux. (Savoie littéraire et scientifique 1909, p 381) : « le regard profond de l'auteur des Considérations sur la France est comme humide, voilé de tristesse (...) tous les traits sont empreints de calme et de douceur aimable bien que mélancolique. (...) le satin d'un col blanc oppose un éclat fugitif à la solide structure des chairs et le vert éteint du cordon des Saints Maurice et Lazare suspend discrètement sur la poitrine du grand philosophe la croix et la couronne de l'Ordre. » François Grange voit en celui du musée « une œuvre de plus d'agrément, d'un langage plus mystérieux, plus profondément humain, où se superpose au Maistre affirmé et doctrinaire le Maistre ému et délicat révélé par sa correspondance. »

Rappelons que, membre du Sénat de Savoie, Joseph de Maistre quitte Chambéry en 1792 pour Turin, Aoste, Lausanne... Lui et son épouse subiront en tant qu'émigrés la mise en vente de leur maison de la place Saint-Léger, de leurs terres et de leurs vignes comme bien nationaux. Joseph de Maistre devient ensuite ministre plénipotentiaire du roi de Piémont Sardaigne à Saint Petersburg. Tout au long de sa vie, il écrit des œuvres majeures qui intéressent toujours les philosophes et les historiens.

Le tableau avait bien traversé les années et était en bon état général, le vernis a été régénéré pour lui redonner sa transparence.

Saint François de Sales présidant une séance de l'Académie florimontane, non signé mais possédant un cartel fixé sur le cadre. Restauré par Isabelle Moreaux-Jouannet.

Ce tableau, ou plutôt son original, a une histoire : en août 1843, il est présenté au jury de l'Académie de Savoie et reçoit l'attribution du prix. En ouvrant le pli cacheté joint au tableau, on en découvre l'auteur, Benoit Molin. Le peintre l'expose ensuite (signé et daté 1844) en 1844 au Salon et la reine douairière Marie-Christine, veuve de Charles-Felix, s'en porte acquéreur. Mes recherches auprès de conservatrices de musées turinoises m'ont permis de retrouver la trace de ce premier tableau, il est accroché au deuxième étage du château d'Agliè dans le Piémont, dans la chambre à coucher du prince d'Udine. Etant l'original, il est bien signé Benoit Molin. Voici quelques photos du château. L'artiste propose à l'Académie le 19 juillet 1844 d'en faire une copie à un prix modéré. Le prix est fixé à 1500 livres, payables en trois parties égales. Ceci expliquerait le fait que notre tableau ne soit pas signé car il s'agit d'une réplique.

Le sujet du tableau évoque l'activité de l'Académie florimontane, fondée l'hiver 1606-1607 à Annecy par deux personnalités prestigieuses, François de Sales et Antoine Favre, Président du Sénat de Savoie, sur le modèle des académies italiennes. Cette académie, qui précède de 28 ans l'Académie française, ne dura que trois années (hiver 1606-1607, 1610), mais elle connut, grâce à la personnalité des deux fondateurs, un rayonnement considérable. Elle fut fondée à nouveau en 1851.

Le cadre de ce tableau était endommagé et devenait dangereux car pouvant céder sous l'effet du poids et entraîner la chute du tableau, potentiellement sur des personnes installées dans les fauteuils de l'Académie lors d'une séance !

« Le cadre a été déposé et transféré à l'atelier de restauration de bois doré Agnieska Derniaux pour restauration et bichonnage ». Ce dernier mot est délicieux... Un gros travail se présentait à la restauratrice. Il convenait de traiter les microfissures, les écailles et zones lacunaires, de remplacer les ornements manquants, de restaurer la dorure mais surtout de réparer les assemblages défectueux des angles qui menaçaient de rompre. Il y a donc eu avant toute chose une révision d'ébénisterie de l'assemblage du cadre. Pour les ornements manquants, une prise d'empreinte des ornements restants a permis de restituer les manques. Après nettoyage général, il y a eu pose de dorure à la feuille d'or sur les parties réintégrées et aussi sur les ors anciens très usés. L'ensemble a été bruni à la pierre d'agate.

Isabelle Moreaux-Jouannet a parallèlement travaillé sur la toile, qui n'était pas en mauvais état. Elle a, comme pour toutes les toiles à restaurer, procédé au revers de la toile à une aspiration délicate des poussières. (« aspiration des scrupules présents entre le châssis et la toile » : le mot scrupule (petite pierre) que l'on emploie toujours au sens figuré (petit caillou dans la conscience) est ici employé au sens premier !). Un démontage de la toile en partie droite a été nécessaire, puis les déformations induites par les défauts de tension de la toile ont été corrigées par jeu sur les clés de tension. Le désencrassement de la surface picturale et l'allègement des vernis ont redonné toute leur luminosité et leur vigueur aux blancs du tableau, notamment à la robe du moine (bénédictin ?) à droite et aux vêtements de prélats. Des manques de peinture sur les carreaux du sol par exemple au premier plan ont été comblés par la restauratrice.

L'un des prélats porte l'ordre de chevalerie, attribué par le roi de France, du Saint Esprit avec son ruban de couleur moirée bleu ciel et sa colombe. Cet ordre fut créé en 1578 par Henri III. Les commandeurs ecclésiastiques portaient la croix en sautoir et non en écharpe de l'épaule droite à la

hanche gauche comme les civils. On peut en conclure qu'il y a au moins un prélat français qui assiste à cette séance de l'Académie. Notre confrère Michel Kerautret, intrigué par cet évêque, a fait des recherches (seuls trois évêques français avaient été décorés de cet ordre à la date 1607-1610) et l'on peut légitimement penser qu'il s'agit de Jacques Davy du Perron, évêque d'Evreux qui vient d'être désigné comme archevêque de Sens. Saint François et Jacques Davy du Perron avaient en effet une profonde amitié et une réelle estime l'un pour l'autre. En témoigne cette phrase de l'évêque d'Evreux : « Si vous voulez convaincre les hérétiques, amenez-les-moi ; si vous voulez les convertir, conduisez-les à M. de Genève » (Cité dans les *Oeuvres de Saint François de Sales*, publiées par les religieuses de la Visitation d'Annecy. E. Vitte 1910, tome seizième, Lettres VI^e volume, 1613-1615). Reste à savoir comment Benoit Molin connaissait l'existence de cette amitié ? ...

Charles-Emmanuel II. Anonyme du XVII^e s., restauré par Isabelle Moreaux-Jouannet

Ce duc de Savoie est représenté avec une cuirasse fort bien peinte, mais notons qu'elle est adoucie par des nœuds et rubans de satin bleu qui retiennent la décoration de l'Annonciade, et par un rabat de dentelle. Une restauration antérieure présentait de nombreux désordres dans les repeints et des manques de peinture dans le bas et sur le visage étaient bien visibles.

Evoquons rapidement la vie du Duc Charles-Emmanuel II (1634-1675), fils de Victor-Amédée Ier et de Christine de France, donc neveu de Louis XIII par sa mère. Sa première épouse est une fille de Gaston d'Orléans. De ce fait, il mènera une politique profrançaise, ne refusant rien à son puissant cousin Louis XIV. Grand bâtisseur (il rénovra maints châteaux de la vallée du Pô dans le style de Versailles), il est aussi protecteur des arts et lettres (Hortense Mancini, l'Abbé de Saint-Réal). Il mourut encore jeune (41 ans) après avoir engagé la publication du *Theatrum Sabaudiae* (qui paraîtra en 1682).

On ne sait quand ce tableau est entré dans les collections de l'Académie de Savoie ni par qui il fut donné.

Un portrait du même duc serait présent dans les appartements royaux d'Hautecombe. Malgré nos recherches nous n'avons pas trouvé de photo.

Evoquons les deux portraits de Pierre Capré et François Capré, restaurés par Isabelle Moreaux-Jouannet Ces tableaux du XVII^e s. accusaient vraiment leur âge et de nombreuses craquelures en gênaient la lecture.

Pierre Capré est représenté en tenue de militaire car il fut Commissaire général des Guerre de l'armée de Charles Emmanuel Ier. Il était d'une famille de notaires de Flumet. Il meurt en 1658.

Le portrait, non signé comme le suivant, présentait de nombreuses écailles et des craquelures latérales, ainsi que des zones manquant de matière.

François Capré, fils du précédent, comte de Megève, est lui un homme de robe. Né en 1621 et décédé en 1706 à 85 ans. Il fut maître-auditeur à la Chambre des Comptes de Savoie. Il est l'auteur estimé du *Catalogue des chevaliers de l'ordre du Collier et de l'Annonciade* (1654) et du *Traité historique de la Chambre des Comptes de Savoie* (1662). Il habitait Chambéry le long des fortifications près de la rue des Nonnes. C'est lui qui acheta la seigneurie de BONPORT au bord du lac du Bourget en 1674. Notons qu'il a ce qu'on nomme des armoiries parlantes, une petite chèvre évoque son patronyme.

Ces deux portraits furent légués à l'Académie par Albert Metzger (1853-1923). Cet Alsacien vient à Chambéry pour raisons de santé. Passionné d'histoire locale, membre de l'Académie, il se spécialise sur l'histoire de Jean Jacques Rousseau et de Madame de Warens. Il fonde en 1893 dans notre société un prix à décerner tous les deux ans en faveur du meilleur ouvrage historique sur la Savoie. Il effectue

des dons réguliers tout au long de sa vie à la Bibliothèque municipale de Chambéry, aux musées de Chambéry : 4000 volumes et objets ! Il donne par exemple au musée des Beaux-arts la gouache originale du célèbre Chasseur alpin d'Andry Farcy. Il rédige le 16 février 1919 son testament, dans lequel figure peut-être la mention de son don à l'Académie ?... Mme Jocelyne Metzler remonte actuellement les pistes pour retrouver ce testament.

Nous arrivons au terme de notre intervention. D'une part, avez-vous remarqué qu'il manque un portrait, devinez lequel ? ... Celui de Xavier de Vignet, le quatrième membre fondateur !

Evoquons rapidement les trois tableaux que nous n'avons pas encore restaurés car ils sont en relatif bon état : les portraits de Caffé, Ducis et Fortis. Ils ne nécessitent pas d'intervention urgente

Paul Louis Balthazar CAFFE

Né à Chambéry le 29 décembre 1803-mort à Paris le 19 janvier 1876

Docteur en médecine. Il a dirigé le Journal des Connaissances médicales et pharmaceutiques à Paris pendant 42 ans, de 1833 à 1875, soit 42 volumes *in octavo*. Il a publié une quantité considérable de notices nécrologiques et d'articles en tout genre.

Lors de son décès, il lègue à l'Académie un capital de 25 000 francs au décès de sa veuve. L'Académie décide de fonder un prix.

Lors de la séance du 10 janvier 1878, le secrétaire note que « Madame Caffé, veuve de notre généreux bienfaiteur, M. Le Docteur Caffé, a fait exécuter à Paris son portrait » et l'envoie à l'Académie.

Jean François DUCIS

Versailles 22 août 1733-Versailles 30 mars 1816

Son père Pierre DUCIS était né à Hauteluce dans une famille modeste. Poète tragique et dramatique qui eut une très forte notoriété et un grand succès de son temps. Ses pièces s'inspirèrent notamment de Shakespeare qu'il traduisit. Il était membre de l'Académie française (fauteuil 33), secrétaire des Commandements de Monsieur.

Le Baron Gérard réalisa un beau portrait de lui. Louis DUCIS (1779-1847) neveu de J.F. DUCIS, élève de David, fit le voyage en Italie pour se former. La ville de Naples conserve des œuvres de lui. En 1808, il fit deux dessus de porte pour l'Hôtel d'Aremberg, dont une Dيبوتادة, si bien réussis que le prince les changea de place. Il exposait au Salon. Ses tableaux firent l'objet de gravures. Peintre d'histoire et portraitiste réputé, adepte du style troubadour, il avait épousé la sœur de Talma, grand acteur dont il fit le portrait.

Son oncle académicien disait : « J'ai tâché d'être peintre avec mes vers, je vois avec plaisir que tu tends à être poète dans tes tableau ».

Le tableau de l'Académie de Chambéry est une copie de celui du Baron Gérard, qui figure dans sa notice Wikipedia. Il est offert le 25 juin 1845 par « le chanoine Louis Ducis, neveu de l'immortel tragique » qui l'a rapporté de Paris.

Comte François Marie de FORTIS

(Chambéry 2 mars 1768-Paris 27 janvier 1847) Enterré à Serrières en Chautagne où il possédait le château de Rossignol. Avocat général à la Cour d'Appel de Lyon.

Chevalier des ordres de Saint Maurice et Lazare et de la Légion d'honneur. Créé Comte le 16 août 1825. Il a publié en particulier *Amélie ou voyage à Aix-les-Bains et aux environs* en 1829 (deux volumes in octavo). Membre agrégé de l'Académie de Savoie à qui il avait légué 30 000 Livres pour que les revenus de ce capital servent à faire réaliser les bustes des personnages célèbres de la Savoie. Mais ses héritiers (deux neveux et un petit-neveu) firent annuler ce testament en justice (Tribunal de Lyon du 10 juillet 1849). Le 23 avril 1857, le secrétaire de l'Académie note que le procès avec les héritiers de Fortis est gagné, « l'Académie reçoit 30 000 livres. Le premier emploi des revenus de cette fondation doit être pour le buste du fondateur, M. Le Comte de Fortis ». A la séance du 19 janvier 1860, « MM. Bonjean, Pillet et Rabut sont chargés de traiter avec M. Vallet sculpteur pour le buste de M. De Fortis ». En fait il semble ne pas avoir été réalisé. Le 21 décembre 1865, le secrétaire rapporte : « La famille de M. De Fortis possède un portrait d'après lequel on pourrait faire faire celui que l'Académie a décidé de se procurer. Mais coup de théâtre le 2 avril 1868 : « M. Le comte de Fortis, de Serrières, a fait don à l'Académie du portrait de François-Marie de Fortis, l'un de ses principaux bienfaiteurs. L'Académie exprime par acclamations sa vive reconnaissance et fait fixer immédiatement ce tableau dans la salle de ses réunions. »

Le tableau est signé Gallinotti fecit anno 1812 (artiste né en 1786 à Campertogno. Peintre de portrait, a travaillé à Lyon où il meurt à 41 ans.in *Schede Vesme L'arte in Piemonte* Turin 1966 t. II p 506)

Anne Buttin